

Jules Duchastel

sociologue, département de sociologie, UQAM

1980

“Note critique sur
Un parti pris politique
et *Marxisme et pays socialistes*
de Jean-Marc Piotte”

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole
Professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
et collaboratrice bénévole

Courriel : [mailto : mabergeron@videotron.ca](mailto:mabergeron@videotron.ca)

Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web : http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web : <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole,
professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
courriel : mabergeron@videotron.ca

Jules Duchastel, “Note critique sur *Un parti pris politique et Marxisme et pays socialistes* de Jean-Marc Piotte.” Un article publié dans la revue *Les cahiers du socialisme*, Montréal, no 5, printemps 1980, pp. 98-105.

[Autorisation accordée par l'auteur, M. Jules Duchastel, sociologue à l'UQAM, le 5 janvier 2004.]



Courriel : duchastel.jules@uqam.ca

Polices de caractères utilisés :

Pour le texte : Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

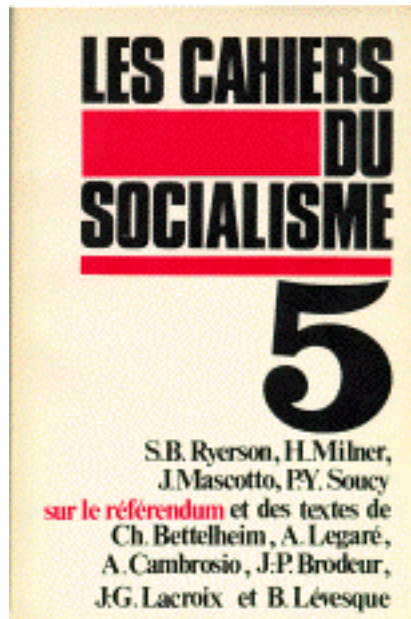
Édition réalisée le 26 juin 2004 à Chicoutimi, Québec.

Édition numérique complétée le 16 décembre 2004 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Jules Duchastel
sociologue, UQAM

“Note critique sur *Un parti pris politique*
et *Marxisme et pays socialistes* de Jean-Marc Piotte.”



Un article publié dans la revue Les cahiers du socialisme, Montréal, no 5, printemps 1980, pp. 98-105. [Autorisation accordée par l’auteur le 5 janvier 2004.]

Table des matières

[Introduction](#)

[Un parti pris politique
Marxisme et pays socialistes. Essai.](#)

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

Itinéraire et aboutissement – bien que temporaire – de la pensée mouvante d'un intellectuel de gauche, tels se caractérisent l'un et l'autre des derniers livres de Jean-Marc Piotte. L'ordre chronologique de leur parution inverse l'ordre logique qui les unit entre eux. *Marxisme et pays socialistes*, publié au printemps dernier, représente une tentative de faire le point sur les expériences « socialistes » à la lumière même d'une analyse de certaines conceptions que l'on retrouve chez les successeurs de Marx (Lénine, Trotsky, Staline et les autres). Ce livre ouvre au débat, pose des questions éludées le plus souvent par la tradition marxiste et pose la question de l'avenir du socialisme. *Un parti pris politique*, distribué en librairie à la fin de l'automne, retrace le cheminement intellectuel et politique de son auteur depuis la fin de l'ère duplessiste jusqu'à l'époque présente où se pose avec urgence la nécessité de faire le bilan.

Deux qualités caractérisent ces livres au niveau le plus général. C'est d'abord l'honnêteté – ou le courage – qui les inspire. Dans *Un parti pris politique*, Piotte prend le risque de soumettre à notre lunette contemporaine des textes politiques – de conjoncture – au risque de les voir ébranler par la meilleure connaissance que nous avons de l'histoire qui les a vus naître. De plus, il n'a pas cédé à la tentation de retirer de cette rétrospective des textes qui jurent avec les autres, d'abord parce qu'ils les contredisent, ensuite parce qu'ils sont, à l'encontre de son style habituel, dogmatiques. Je pense à

deux articles publiés dans *Chroniques* sur le thème de la contradiction principale au Canada. Ces constatations me font me demander ce qui peut inspirer Claude Lagadec¹ qui déclare que le livre est marqué de la redondance qui caractériserait tout discours marxiste et qui l'associe – histoire de le stigmatiser – au discours dogmatique de *La Forge*. Il y a dans cette association un anachronisme difficilement acceptable. D'abord, un grand nombre de textes précèdent de loin la naissance d'un discours dogmatique marxiste au Québec et témoignent, au contraire, de la lente et difficile élaboration d'une pensée marxiste appliquée à la réalité du Québec. Ensuite, on ne peut trouver dans tout le livre que les deux articles que je mentionnais plus haut qui puissent être associés à un discours dogmatique². Dans *Marxisme et pays socialistes*, cette honnêteté se manifeste dans cette remise en question de certaines évidences de l'analyse marxiste – laborieusement acquises par l'auteur – et par une première analyse critique de la réalisation de ces évidences dans les pays socialistes. Tout en prenant à parti une « nouvelle philosophie » démobilisatrice, Piotte n'esquivera aucune des questions pertinentes qu'ils ont posées à la théorie révolutionnaire marxiste et aux sociétés qui prétendent avoir instauré le socialisme.

L'autre qualité de ces livres est le constant souci de l'auteur de s'en reporter à l'action politique. Dans *Marxisme et pays socialiste*, cette conviction est davantage théorique et générale. Elle s'exprime dans ses postulats d'analyse lorsqu'il pose que « tout phénomène social doit être compris dans son historicité, dans ses contradictions » et que « celles-ci sont structurées par la lutte des classes ». Elle s'exprime aussi dans sa conclusion, où il suggère que les forces révolutionnaires ne doivent pas tant viser le pouvoir d'État, mais « lutter pour exercer un contrôle sur la bureaucratie, viser à dominer, de l'extérieur, les appareils bureaucratiques, lutte permanente qui peut sans doute nous rapprocher du communisme, sans que nous le réalisions jamais, le communisme ne devenant qu'une idée-limite qui oriente le sens des luttes des opprimés »³. Ce questionnement sur l'action demeuré très général en raison du caractère global de cet essai, devient au contraire la marque du plus grand nombre d'articles réunis dans *Un parti pris politique* : que faut-il penser du F.L.Q. ? Comment comprendre le milieu rural ? Quelle doit être notre stratégie révolutionnaire ? Comment se situer par rapport au RIN, au MSA, ou au PQ ? Comment s'organiser : le parti, le syndicalisme ? Il est rare que Piotte écrive en marge des tâches immédiates de ceux qui entretiennent « l'espoir révolutionnaire ».

¹ « La redondance marxiste » in *Le Devoir*, samedi 15 mars 1980, p. 17.

² « Lutte de classes et question nationale », pp. 167-170, « Le marxisme et la question nationale », p. 171-175.

³ *Marxisme et Pays socialistes*, p. 172.

Un parti pris politique

[Retour à la table des matières](#)

Cette collection d'essais réunit des textes qui furent écrits à partir d'octobre 1963 jusqu'en novembre 1978. Il s'agit pour la plupart de textes publiés dans des revues de gauche (*Parti pris*, 1963-1969 ; *Socialisme québécois*, 1974 ; *Chroniques*, 1975-1978) ou en marge de questions reliées à des événements politiques importants (question linguistique, terrorisme et répression, le PQ au pouvoir). La lecture rétrospective de ces textes présente l'avantage de faire revivre l'histoire récente du point de vue de l'évolution des militants de gauche. Tous n'ont pas adopté au cours de cette histoire les mêmes positions, mais chacun peut retrouver, à travers ces textes, les questions qui furent au centre des débats. Il est intéressant aussi de voir comment l'auteur s'est situé par rapport à l'ensemble des questions concernant l'action politique soulevées ci-haut. Son parti pris a toujours été de juger en conjoncture l'attitude à adopter plutôt que de la déterminer *a priori*. *Cela semblera peut-être à certains comme étant le signe d'une ambivalence. On peut y voir, au contraire, une attitude qui privilégie l'analyse concrète des situations historiques et qui ne recule pas devant la nécessité de corriger les erreurs.*

*Les articles sont précédés d'une introduction qu'il me semble plus intéressant de lire à la fin. Cette introduction se résume à des notes biographiques qui tentent de décrire le contexte historique et personnel qui a entouré l'écriture des différents essais. On peut reprocher à Piotte de ne pas avoir été assez explicite quant à la chronologie et à l'exhaustivité des événements évoqués. Ce texte est plus proche de l'itinéraire personnel que d'un guide de lecture pour le néophyte. Je m'interroge sur la capacité du lecteur non-averti de cette période (en raison d'âge ou de provenance) à saisir dans le détail le propos de l'auteur dans cette introduction. Par contre, Piotte y est suffisamment explicite pour nous faire comprendre l'évolution du jeune adulte qu'il était à la mort de Duplessis. Fermement décidé à se libérer de l'emprise et de la contrainte dogmatique de l'Église, il se formera à trois sources : le freudisme, le marxisme et l'indépendantisme. Son itinéraire personnel se définira en fonction de ces trois axes – bien que l'aspect psychanalytique ne ressorte pas à travers ses textes. De plus en plus à partir de la période de *Parti pris*, son projet devient de développer l'analyse marxiste face à l'envahissement de l'analyse nationaliste. Il constatera quinze ans plus tard que la gauche québécoise n'a pas été originale dans le développement de la pensée marxiste et que subrepticement sa propre catégorie centrale d'analyse ne fut pas celle de classe, mais bien celle de Nation. Il avoue aujourd'hui la difficulté de penser la nation dans la tradition ortho-*

doxe marxiste et le caractère impérieux d'un phénomène qui s'impose malgré lui à l'analyste. Il caractérise aujourd'hui la pensée de *Parti pris* comme la radicalisation des idées de changement des divers courants issus de la Révolution tranquille. Il en interprète l'impact dans la gauche québécoise par le fait que les idées socialistes y étaient travesties en nationalisme.

Si son itinéraire peut paraître passablement linéaire durant les années soixante, Piotte semble connaître une suite de ruptures à partir de la fin de cette période. Les événements d'octobre 1970 – occupation militaire du Québec – lui donneront à penser que l'action terroriste a un effet, en dernière analyse, de provocation politique. Il tranche en cela avec la sympathie évidente qu'il entretenait avec le FLQ de la précédente décennie. Cette réflexion s'appuie aussi sur un travail plus en profondeur qu'il avait effectué sur Gramsci dans le cadre d'un doctorat. De l'agitation-propagande de la période de *Parti pris* et du PSQ, il passera au syndicalisme de combat. Mais il découvrira progressivement que ce n'est pas non plus à travers la lutte syndicale que le parti révolutionnaire pourra voir le jour. Cela le conduira à s'interroger sur les théories des groupes marxistes-léninistes. Après une hésitation quant à la pertinence de cette analyse – dont témoignent les deux articles ci-haut mentionnés – il s'ouvrira de nouveau sur des problèmes ne semblant pas pouvoir être résolus facilement : il s'agit surtout de la question nationale, mais aussi de la question des rapports hommes-femmes. Ce sera alors la rupture nette avec l'idéologie des mouvements marxistes-léninistes qu'il critique dans un des derniers articles. Ce sera aussi le travail de réflexion sur certaines conceptions du marxisme dominant et sur leur réalisation dans les pays socialistes.

Cet itinéraire né d'un espoir – « l'espoir révolutionnaire n'est que le désir fou de satisfaire un jour nos multiples, voraces et insatiables désirs »¹ – se referme après un long parcours sur un autre espoir, celui-la « sans trop de conviction » – « l'inexistence d'un modèle révolutionnaire historique ne saurait cependant justifier... l'abandon de la recherche des chemins de l'espoir. »²

¹ *Un parti pris politique*, p. 13.

² *Ibid.* p. 28.

Marxisme et pays socialiste. Essai.

[Retour à la table des matières](#)

Pour saisir véritablement le projet de ce livre, il faut lire le titre jusqu'au bout et à la lettre. Il s'agit bien, en effet, d'un essai. Je reviendrai plus loin sur les faiblesses qui sont la conséquence de ce genre littéraire. Il me suffit de souligner dès le départ qu'il ne s'agit ni d'un traité exhaustif sur la pensée marxiste dominante en rapport avec son implantation dans les sociétés socialistes, ni la somme de résultats de recherche sur le caractère spécifique de l'économique et du politique dans ces mêmes pays. Pour moi, ce livre est d'abord et avant tout un questionnement de l'intérieur du marxisme sur la réalité des pays socialistes et sur l'incidence de certaines conceptions du marxisme dominant – pour reprendre une catégorie de Piotte.

Il n'est donc pas surprenant de voir débiter le livre par une critique des « nouveaux philosophes » – armée hétérogène de penseurs éclectiques – qui trouvent le principal motif de leur regroupement dans la critique des pays socialistes actuels. Piotte reconnaîtra d'ailleurs que ceux-ci soulèvent un ensemble de questions ignorées par les courants dominants marxistes en France. Il fait siennes ces questions concernant le statut de la science, la fausse opposition entre celle-ci et l'idéologie, le rapport qui existe ou n'existe pas entre le parti révolutionnaire et le prolétariat, le rapport qui s'établit dans le développement des socialistes entre le savoir et le pouvoir, la question du travail intellectuel et du travail manuel, le caractère spécifique des pays socialistes. Il faut souligner, en passant, que ces questions ne sont pas exclusives aux nouveaux philosophes. Mais si on les retrouve chez eux, Piotte montrera qu'elles sont faussement résolues dans une vision héroïque qui oppose un pouvoir universellement oppressif à la résistance innée et, par le fait même, non moins universelle des individus. Piotte choisit de demeurer à l'intérieur du marxisme pour étudier à la fois la pensée marxiste et les formes de sa réalisation dans les sociétés socialistes actuelles. Appliquer une analyse marxiste au marxisme et aux sociétés socialistes. Trois postulats fonderont cette analyse : « Primat de la matière sur l'esprit ; tout phénomène social doit être compris dans son historicité, dans ses contradictions ; celles-ci sont structurées par la lutte des classes. »¹

Sa méthode consiste à aborder chacune des questions que j'ai énumérées ci-haut à l'intérieur de chapitres successifs. D'une certaine manière, ces chapitres se succèdent dans un ordre qui va des problèmes plus théoriques vers des problèmes davantage liés

¹ *Marxisme et pays socialistes*, p. 18.

à la réalisation empirique de la révolution. Ainsi, on passe des questions philosophiques concernant le statut de la science, de l'idéologie et du marxisme-léninisme, à la question du parti, de la hiérarchie, de l'État, de la Nation jusqu'au problème des relations entre les pays socialistes. De la même façon, on retrouve ce mouvement à l'intérieur de chaque chapitre. Piotte tente d'y montrer comment les luttes historiques pour la transformation révolutionnaire se répercutent sur les thèses marxistes concernant diverses questions – parti, nature de l'État... – et comment ces thèses se figent dans une idéologie dogmatique (le marxisme-léninisme) qui agit en retour sur les formes sociales qui s'instaurent.

Un chapitre (chap. 6) est particulièrement intéressant puisqu'il interroge la véritable nature des sociétés socialistes. Piotte déplore que la dictature du prolétariat fût éphémère en URSS. Suffisante pour abolir le pouvoir économique, politique et idéologique de la bourgeoisie, elle sera usurpée par une nouvelle classe qu'il dénomme la classe bureaucratique. Ce chapitre s'inspire largement de Castoriadis. Il caractérise la classe bureaucratique par sa capacité de structurer et de contrôler directement les appareils d'État et par le caractère politique plus qu'économique de sa domination. Dans ce chapitre, il examine certaines théories sur les sociétés socialistes. Il rejette, entre autres, l'analyse trotskyste qui, tout en reconnaissant le caractère bureaucratique de cette société, continue à la qualifier d'État prolétarien. Il rejette de même les théories sur le capitalisme d'État, chères à Bettelheim. De manière générale, ces discussions sont assez brèves et la matière dont il dispose pour étayer ses propres thèses assez pauvre.¹

Comme je le rappelais plus haut, cette analyse le conduit tout naturellement à douter des modèles révolutionnaires qui ont existé jusqu'à maintenant. Il préconise non plus – ou non seulement – la prise du pouvoir d'État, mais une prise de contrôle sur les appareils bureaucratiques par les masses. Cela devra prendre la forme d'une lutte permanente pour un communisme devenu une idée-limite, jamais totalement réalisée.

J'ai mentionné plus haut que ce livre avait les faiblesses de son genre littéraire. Ces faiblesses ne peuvent cependant justifier une condamnation sans appel, telle que la pratique Laurent-Michel Vacher² dans une recension du livre de Piotte. La critique la plus fondamentale que Vacher fait à Piotte est son incohérence théorique. Il lui prête une attitude contradictoire qui consisterait à voir dans les erreurs de Lénine et de ses successeurs l'origine d'un régime bureaucratique oppressif, alors qu'un de ses postulats de départ est d'attribuer l'origine des faits sociaux à la lutte des classes. Toute la tentative de Piotte est de prendre en compte les développements de la révolution du point de vue de son effet sur certaines questions comme le parti, les syndicats, les nations... etc., de montrer les rapports que ces développements entretiennent avec la formation/transformation de certaines thèses de la pensée marxiste des hommes qui sont au pouvoir et de voir comment la constitution d'une tendance dominante marxiste a des re-

¹ Dorval Brunelle le souligne à juste titre dans la recension qu'il faisait du livre dans *Le Devoir* du 28 juillet 1979.

² Laurent-Michel Vacher, in *Philosophiques*, vol VI n° 2, octobre 1979.

tombées sur les consolidations de ce pouvoir. Il est douteux que l'on puisse qualifier l'analyse de Piotte d'idéaliste.

Les autres critiques de Vacher sont à la fois plus pertinentes mais, largement exagérées. Essentiellement, il lui reproche la banalité de ses propos, la faiblesse de son argumentation, la médiocrité de son exposition, la négligence des théories qui ont pris en charge ce même problème. Ces critiques sont largement exagérées et dénotent plus un biais systématique dans la lecture de Vacher et une ambition qu'il semble nourrir de nous dire qu'il a, lui, beaucoup lu. Elles sont pertinentes, cependant, dans la mesure où on les vide de leur enveloppe polémique. Le caractère même de l'essai commande que l'auteur s'attaque à un grand nombre de questions fondamentales qui se trouvent enfouies derrière une montagne d'interventions, de débats, de positions politiques. Comment lui reprocher de ne pas avoir tout dit, sur tout ce qui concerne son objet et dans le bon ordre ? Est-il besoin de se référer à tous les théoriciens anti-marxistes qui ont condamné la révolution, pour se voir autorisé à réfléchir ? Cependant, il est clair que cette réduction relative de problèmes considérables laisse le lecteur sur son appétit, ce qui n'est pas nécessairement plus mal. Une seconde dimension pertinente de la critique consiste à regretter l'absence « d'évidences » empiriques pouvant appuyer par exemple les développements souvent insuffisants sur la nature des pays socialistes.

En dehors de ces restrictions, *Marxisme et pays socialistes* demeure un livre stimulant pour les intellectuels de gauche qui veulent penser leur pratique politique à travers une lecture lucide des expériences révolutionnaires, mais qui veulent le faire non pas pour la démobilisation, mais dans l'espoir de la révolution, fut-elle à reprendre à l'infini.

Fin du texte.